

EXTRAIT 1 : L'AUTRE ÎLE

La chute d'Azura ne dura pas très longtemps. Très vite, le sol attira l'attention sur lui par une présence brutale et plutôt ferme. Heureusement, Azura était douée pour faire face aux sols fermes : elle connaissait toutes les façons de tomber sans se faire mal, ce qui était excessivement utile lorsque l'on vit entouré de rochers glissants et de branches d'arbres intempestives. Azura roula donc instinctivement en avant pour amortir le choc, et se retrouva tout naturellement couverte de boue et au milieu de son jardin.

Il fallut quelques instants à Azura, quelque peu sonnée, pour reconnaître son environnement. Elle entendait du bruit venant de la maison, qu'elle identifia comme étant la voix de sa grand-mère. Celle-ci avait dû voir la chute et demandait sûrement si tout allait bien.

— Ça va, petite Mémé, je n'ai rien ! cria Azura d'une voix qu'elle voulait assurée. J'ai juste glissé, ajouta-t-elle en se relevant et entrant dans la maison.

Mais le salon était vide. Plus de tables, plus de chaises, plus de vaisseliers dans le salon. Plus de fauteuils avec leurs coussins plats, parfaits pour construire des murs de forteresses de fortune. Plus de cuisinière électrique, d'évier en porcelaine blanche un peu ébréché sur un coin, de plan de travail recouvert de plastique dans la cuisine. Plus d'odeur de pâte à tarte cuisant au four, ni le fumet des crabes frais attendant de passer à la casserole. Azura ressortit dans le jardin de devant, où elle eut la surprise de découvrir que des maisons avaient poussé devant la sienne, de l'autre côté de la route, où auparavant il n'y avait eu que des champs. Azura jugea plus sage de les ignorer pour l'instant, leur tourna le dos, et inspecta la façade qu'elle venait de quitter afin de vérifier qu'elle était dans la bonne maison.

Il n'y avait pourtant pas de doute possible. C'était bien celle-là, avec sa porte à moitié cachée par les branches d'un grand avocat, ses volets défraîchis au rez-de-chaussée. D'ailleurs, pensa Azura, il était grand temps de tout repeindre, car la peinture bleue avait viré au gris et s'écaillait.

Azura franchit à nouveau la porte, parcourut les pièces les unes après les autres. Plus de

salle de bain ! Plus de toilettes ! Il y avait bien des coffres et des lits dans les chambres en haut, et un four en fonte noir en bas, mais tout était étranger à Azura et semblait abandonné. Plus de téléphone. Plus de télévision. Plus de grand-mère devant la télévision. Même plus son parfum préféré dans sa garde-robe. C'était sûrement une farce, pensa Azura. Une farce, oui, ça ne pouvait rien être d'autre.

La porte à l'arrière de la maison tapait contre son montant, prise dans un courant d'air. Azura se risqua dans le jardin de derrière, plus grand que celui devant la route, mais coincé au milieu d'autres propriétés à l'intérieur du pâté de maisons. Au-dessus d'Azura, le ciel s'étendait comme une couverture compacte de nuages, baignant l'Île dans une lumière grise et uniforme ; en fait, Azura aurait presque dit que le sol et les murs diffusaient leur propre lumière, si elle n'avait pas été distraite par l'état du jardin. Plus de chaises longues où sa grand-mère pouvait prendre le soleil. Plus de balançoire dont un pied avait tendance à sortir de terre lorsqu'on se balançait trop fort.

Les haies de buis et de fusains restaient familières, mais à la place des hortensias roses (qui avaient été plantées à la naissance d'Azura), il y avait un carré d'herbes aromatiques. Le petit champ de pommes de terre était bien là mais, au fond du jardin, à la place de la cabane en bois qu'Azura avait construite l'année de ses douze ans, se tenait une autre cabane, plus rustique et plus odorante, et qui n'avait certainement pas été construite dans un but ludique.

Azura franchit le portail du jardin et sortit du pâté de maisons par un chemin commun, pour se retrouver dans les rues du village. Elle erra pendant un bon moment, perdue comme dans un rêve. Les maisons de pêcheurs ressemblaient à celles qu'Azura avait toujours connues, mais les plantes grimpantes qui poussaient en bordure de chemin avaient pris possession des portes et des fenêtres, comme il arrivait souvent aux résidences d'été qui ne servaient que quelques mois par an. Azura pensa que tous les propriétaires auraient du travail, à leur retour.

Beaucoup des murs avaient reçu des couches d'enduit blanc, ou gris, sur les pierres dont Azura avait l'habitude. Plus étrange encore, aucun linge ne séchait sur les étendoirs, et aucun vélo n'attendait son propriétaire avec impatience en travers du chemin. Azura crut s'être

égarée plusieurs fois avant de devoir se rendre à l'évidence : la boucherie, la boulangerie, et même l'épicerie qu'elle avait toujours connues avaient été remplacées. Les façades étaient refaites, les fenêtres remplacées, les vitrines fermées.

Arrivée sur la Place de l'Église, Azura trouva à la place de l'église un beau manoir, tout en pierres massives, portes épaisses et fenêtres aveugles protégées par des grilles de métal. La place en elle-même n'existait plus : l'arrêt de bus et le petit parking sur lequel le camion-pizza venait deux fois par semaine faisaient partie du terrain du manoir, à l'abri derrière un muret.

Le village était désert et le silence était pesant. Ce n'était pas le silence feutré de la sieste, qui résonnait contre les murs proches tout autant que les rires et les cris. Ce n'était pas le silence de l'hiver, quand la population de l'Île était divisée par deux. C'était un silence de mort, un silence d'absence. Plus de voisins qui discutaient si fort qu'on les entendait dans tous les jardins. Plus de chats errants. Ce n'était vraisemblablement plus le village d'Azura, et certainement pas une farce. Azura commença à avoir peur. Où étaient les gens ? Où étaient ses grands-parents ?

Azura se souvint soudain que son grand-père était parti à la côte. Elle rebroussa chemin, retraversa le village et se dirigea vers la mer.

Le chemin qui partait juste devant la maison d'Azura allait directement vers la mer. Il y avait bien sûr énormément de chemins qui allaient directement vers la mer, étant donné que l'Île était une île : celui-ci débouchait non seulement sur une petite plage de galets, mais aussi sur d'autres chemins qui suivaient la côte, et Azura ne savait pas dans quelle direction son grand-père était parti. Ses pieds suivirent simplement leur trajet préféré. Azura avait une confiance absolue en ses pieds, surtout lorsqu'ils étaient chaussés de ces bottes. C'est pourquoi lorsqu'ils s'arrêtèrent, elle n'envisagea pas un instant qu'ils avaient pu se perdre, et pourtant, d'une certaine façon, ses pieds avaient perdu le chemin.

Plus exactement : le chemin, celui même qu'elle avait emprunté la veille au soir lors de sa promenade quotidienne pour saluer le soleil couchant, ce chemin si familier n'était plus là. La côte s'était partiellement effondrée, et pas uniquement à cet endroit ; la terre avait été comme

grignotée et de grands pans de roche brisés et émiettés avaient dévalé la pente vers la mer comme des corps de victimes tombées au combat. Azura avait entendu dire que le vent et la mer pouvaient éroder les côtes (elle avait personnellement toujours préféré imaginer une sorte de monstre marin qui grignotait la terre et les rochers, et le regrettait à présent), mais elle n'avait jamais vu un tel résultat, particulièrement en une seule nuit. Il n'y avait plus aucune mouette, plus aucun goéland. On n'entendait que le bruit des vagues : il n'y avait toujours personne, pas un pêcheur sur les rochers, pas une voile sur l'océan.

L'océan.

Azura ne pouvait plus en détourner les yeux. Elle voyait les vagues se dérouler sur les rochers, projetant de l'écume dans le vent, puis se retirer, marquer un temps pour prendre une profonde respiration (ou tout du moins, c'était ce qu'Azura aurait fait si elle avait été à la place des vagues) et tout recommencer. L'horizon était comme suspendu, plus haut que le point de vue d'Azura, comme si elle regardait un mur de mer ; cela lui donnait l'impression que d'un moment à l'autre la magie qui retenait l'eau allait s'éteindre et que l'océan allait se déverser sur l'Île pour rétablir les lois bafouées de la physique.

Le vent, dans lequel elle pouvait goûter l'écume, faisait voler ses cheveux blonds autour de sa tête et sifflait — non, bourdonnait — à ses oreilles. Oui, le vent bourdonnait, comme si une mouche sortait enfin d'une pièce, après avoir tourné en rond pendant des heures, en laissant un bourdonnement fantôme dans les oreilles des gens. Azura avait la mer, grondant et grognant, dans ses oreilles et dans sa tête. Ses yeux étaient remplis de la couleur marine, cette couleur profonde à la fois vert et bleu et gris. Flottant au-dessus de la mer, le ciel était gris, un beau gris lumineux qui diluait toutes les couleurs et tous les contrastes, mais le gris de l'océan était si prometteur...

Azura devait se rendre là-bas.

Immédiatement.

Tout de suite.

Azura ne savait pas comment elle avait dévalé la côte ravagée. Elle ne voyait rien d'autre que la mer lorsqu'elle traversa l'étendue rocheuse qui apparaissait à marée basse. Elle n'entendait rien d'autre que le bourdonnement du vent et des vagues lorsqu'elle gravit l'un des rochers en arêtes qui pointaient vers l'océan. Elle ne s'aperçut même pas qu'elle avait trébuché avant que, afin qu'Azura ne dévale pas la pente abrasive la tête la première, son pied n'essaye de compenser la perte d'équilibre en plongeant dans un trou d'eau.

Le trou d'eau était profond et plein d'ombres anormales. Des crevettes indignées dansaient autour de la cheville d'Azura comme des moustiques, mais elles ne cachaient pas le trouble de l'eau.

Azura retira son pied brusquement, comme si les ombres, ou les crevettes, l'avaient mordue. Elle prit conscience de ce qui l'entourait. Elle se trouvait sur l'Observatoire.

Azura escalada au plus haut de l'Observatoire, afin de repérer son grand-père. Un vieux monsieur tout maigre au milieu des rochers n'allait pas être facile à voir, mais Azura se souvenait qu'il était parti avec son imperméable jaune (il préférait le bleu, mais il était sale, et la grand-mère d'Azura détestait le sale). Azura ne trouva aucune trace d'imperméable jaune, ni d'aucune autre couleur, d'ailleurs. L'endroit lui paraissait sous l'effet d'une distorsion ; tous les rochers semblaient plus étendus, la mer à des kilomètres de là où Azura l'aurait attendue. Azura avait l'impression qu'on avait même changé la teneur de l'air. On aurait dit une autre planète. C'était sans doute une Grande Marée, pensa Azura, une Très Grande Marée.

Le bourdonnement revint en force, et il ne revint pas uniquement dans les oreilles d'Azura. L'Observatoire tremblait sous ses pieds. Devant lui, une énorme vague prenait son élan, mettant à jour des crabes étonnés et des algues qui n'avaient jamais été à l'air libre jusque là. La vague reculait toujours, formant un mur d'eau qui, considérant finalement qu'il était assez puissant, plongea en direction de l'Observatoire.

Les pieds d'Azura décidèrent de s'enfuir. Elle sauta du toit de l'Observatoire et courut, ses bottes retrouvant leurs appuis familiers sur le grand rocher en granite plat qui était la

remontée la plus directe de ce côté-ci du port. Azura avait à peine atteint la hauteur de l'ancien chemin lorsque la vague s'abattit de toutes ses forces sur l'Observatoire dans un fracas épouvantable, l'écrasant sous des tonnes d'eau, pulvérisant les arêtes de pierre et envoyant voler des crevettes très surprises par la tournure des événements. L'Observatoire disparut sous l'eau pendant de longues minutes. Azura, figée sur place, regarda la vague se retirer, lentement, charriant les débris avec elle.

Il ne restait rien. L'Observatoire avait disparu.

EXTRAIT 2 : LE CERCLE

Azura et Éléon tombèrent et roulèrent jusqu'à percuter le petit muret.

La clairière était la même, à l'exception de deux choses. Les nuages avaient disparu, ainsi que le soleil, et un magnifique ciel étoilé surplombait la cime des grands arbres. Les étoiles étaient si brillantes qu'elles éclairaient parfaitement la clairière, qui n'était plus vide du tout ; elle était entièrement recouverte de Korriganed.

Azura n'avait jamais vu un Korrigan de sa vie, mais elle avait entendu beaucoup de contes de sa grand-mère, le soir avant de dormir. Ces histoires étaient souvent tragiques, mais d'un autre côté, la grand-mère d'Azura ne racontait que des histoires tragiques. Azura savait que les Korriganed étaient des lutins qui vivaient sous les grandes pierres, ou alors dans des grottes, ou alors dans des sources, ou alors sur la lande. En fait, la grand-mère d'Azura n'avait jamais pu donner une bonne description des Korriganed. C'étaient généralement des nains velus portant des cornes de bouc, des sabots de fer, des griffes de chat, ou plus simplement des chapeaux ronds. Néanmoins, Azura était sûre et certaine qu'elle les avait trouvés.

Chaque Korrigan se distinguait de son voisin par sa forme, sa couleur et ses attributs, mais tous dansaient une ronde furieuse. De longues chaînes de Korriganed se tenant par la main sautillaient, puis se divisaient, se reformaient en plus petits groupes, sautaient en l'air, faisaient claquer leurs talons, dansaient seuls, formaient des couples, puis se rassemblaient tous, saluaient bien bas, s'écartaient en longs groupes qui glissaient les uns contre les autres, des mains se soulevaient pour laisser d'autres chaînes passer, et tout ce monde tournait, courait, sautait, tournait, et tout recommençait.

Ceux qui ne dansaient pas tapaient du pied. D'autres encore se battaient, d'autres buvaient dans de grandes chopes de cidre. D'autres encore arrivaient à se battre tout en dansant et buvant. Ils étaient promptement et énergiquement séparés par de grandes fées, aux visages marqués de rides et à la peau épaisse de cuir noir.

Il n'y avait pas que des Korriganed, d'ailleurs. Dans la foule se trouvaient aussi bien des

hommes-lézards que des lézards humains et de belles filles aux cheveux de plumes blanches, des variations infinies de plumages, écailles, poils, pattes, becs, museaux et sabots croisés indistinctement avec de l'écorce, des feuilles et des pétales. Il y avait des gnomes à la peau de granite et des menhirs à larges visages qui sautillaient en rythme et en rond, et même un cheval à moustaches. Le bruit qu'ils faisaient était assourdissant, comme si des milliers de rochers s'écroulaient... Azura ne savait pas pourquoi mais elle en avait les larmes aux yeux.

La partie plane de l'autre côté du muret était apparemment une scène, comme Azura en avait vu lors de ce Festival sur le continent. Des Korriganed, armés de tambours, de bombardes, et couverts d'épingles à nourrice, braillaient une chanson dans une langue abrasive. Azura crut reconnaître des épingles de sa grand-mère dans les oreilles du chanteur le plus proche.

— Reste le plus possible à terre, dit Éléon. Nous allons essayer de rejoindre discrètement le bord.

Il ne l'avait pas vraiment dit avec des mots, car la musique et la danse des Korriganed étaient littéralement assourdissants. Azura avait traduit des signes, déduit le reste des expressions faciales successives, puis hoché la tête en accord.

Ils rampèrent le long du muret en direction du passage par lequel ils étaient entrés, mais la foule mouvante des Korriganed s'avavançait périodiquement vers le bord de la scène au gré des tours de ronde. Azura et Éléon durent alors attendre, dissimulés le plus possible, espérant ne pas être piétinés. Hélas, l'accès à la sortie fut définitivement bloqué lorsqu'une ronde s'enroula sur elle-même en un bloc serré de sabot et de corne et de bois. Azura et Éléon durent se résoudre à se replier au fond de la clairière pour un moment de répit. Non loin d'eux, une buvette avait été montée et distribuait du cidre à une vitesse toute aussi furieuse que la musique. Ils restèrent à couvert, un peu trop près des arbres au goût d'Azura, mais aucun autre choix ne se présentait à eux à cet instant précis.

— C'est incroyable, dit Éléon. Un cercle de fées ! Un vrai cercle de fées !

— Ce sont des Korriganed.

— Et alors, ce sont des fées aussi. Ne sois pas si sectaire. Ils vont pouvoir nous aider avec

les Ombres !

— Ma grand-mère disait qu'on ne pouvait pas leur faire confiance. Ils enlèvent des gens et les font danser jusqu'à épuisement.

— J'ai entendu qu'ils exauçaient des vœux, moi !

— Ça dépend peut-être de leur humeur...

Sur scène, le groupe Épingles à Nourrice achevait son morceau final dans un tonnerre vibrant d'applaudissements. Même les arbres secouaient leurs feuilles avec frénésie. Ils applau-bruissaient, pensa Azura, juste avant de se réprimander pour avoir pensé à un aussi mauvais jeu de mots dans un moment pareil.

Le répit musical fut bref : un nouveau groupe entra sur scène alors que le précédent était encore en train de débarrasser son matériel. Le nouveau groupe était composé de trois lutins maigres, hirsutes, et maquillés de charbon qui traînaient derrière eux des banjos dont les cordes étaient agrémentées de vis et de rouages dentelés. Azura avait peu d'expérience en matière de musique. À l'âge de trois ans, elle avait braillé des rengaines publicitaires répétitives et des chansons incomplètes sur des souliers volants, juchée sur une palette de bois récupérée chez un commerçant. À treize ans, elle avait braillé des chansons populaires dans un anglais phonétique pendant qu'un voisin en vacances tapait sur des cartons disposés comme une batterie de rock. La musique de ce groupe de Korriganed réunissait tous les pires aspects de ces deux tentatives.

Quelque chose vint heurter la botte gauche d'Azura. Elle réalisa que des gobelets en terre roulaient vers eux. Ils venaient de la buvette.

— Pssst !

Un garçon au visage rond et triste, de treize ou quatorze ans peut-être, essayait d'attirer leur attention. Il portait d'une main une pile de gobelets qui menaçait de s'écrouler d'une seconde à l'autre. De l'autre main, il faisait des signes étranges et frénétique.

— Qu'est-ce qu'il dit ? dit Azura.

— Il dit de faire du vent, dit Éléon. Il doit avoir chaud.

— Non, il dit de faire de la place.

— Il veut la place pour ranger ses gobelets, peut-être. On le gêne ?

— Des humains ! cria une voix stridente. Ce sont des humains !!

— Sauvez-vous ! cria le garçon.

Mais il était trop tard. La danse s'arrêta, la musique s'arrêta, la boisson s'arrêta, et tout le monde se tourna dans leur direction. Azura avait déjà fait des rêves similaires, quand elle allait encore à l'école. Elle vérifia qu'elle portait encore son bas de pyjama. Oui, il était là. Ce n'était donc toujours pas un rêve.

La foule se fendit pour laisser passer six grandes fées à la peau de cuir noir. Azura fut saisie par les bras et les jambes comme si elle avait été une poupée de chiffon. Ce devaient être des lavandières de la nuit, pensa Azura, ces lavandières aux bras puissants à force de tordre les draps et qui vous entraînaient pour vous noyer dans les lavoirs. Elle espéra qu'il n'y avait pas de lavoir trop près de la clairière. Azura et Éléon furent portés à bout de bras au-dessus de la foule, qu'Azura ne pouvait plus voir mais qu'elle entendait encore très bien.

Azura fut posée à terre sans ménagement, Éléon juste derrière elle. Le sac d'Éléon fut jeté près d'eux, et il en vérifia le contenu. Ils étaient aux pieds d'un prince ; Azura ne pouvait pas lui attribuer d'autre description. Si Azura avait eu à choisir quelqu'un représentant l'essence même du Prince Charmant, elle aurait choisi celui-là. Bien sûr il n'avait pas l'air humain, il était trop grand, trop lisse, trop immobile. Sa peau était blanche et tendre comme le bois sous l'écorce des arbres. Ses cheveux étaient en feuille d'aulne, et autour de ses jambes s'enroulaient des volutes de brouillard clair. Le sol à ses pieds se couvrait de champignons.

— Florimand ! dit une des lavandières. Qu'est-ce que tu veux faire de ceux-là ?

Florimand les regarda de haut. Azura se demanda s'il était capable de se baisser. Ou de s'asseoir. Cela devait être extrêmement fatigant d'être toujours debout.

— Comment êtes-vous arrivés ici ? dit Florimand d'une voix voilée dans un souffle de vent.

— On s'est perdus, dit Azura.

— Le chemin faisait du surplace, dit Éléon.

— On a trouvé la clairière.

— On est tombés.

— Et c'est tout.

— Pardon.

— Ce n'était pas fait exprès.

Florimand demanda le silence d'un geste las.

— Lorsqu'un humain trouve le cercle des fées, il lui est imposé des épreuves qu'il ne peut pas accomplir. S'il échoue, il est enfermé vivant sous terre jusqu'à la fin des temps.

— Quoi ?!

— Mais c'est injuste ! Si on ne peut pas gagner, c'est cruel !

— L'existence est injuste ! dit Florimand dont le visage s'était paré de rage. Ne trouvez-vous pas injuste que nous, liés inexorablement à cette terre et à ses plantes, fidèles depuis la nuit des temps, devons mourir avec elle ?

— Vous n'êtes pas obligés, dit Éléon. Vous pourriez partir...

— C'est impossible. La fin de l'Île sera la fin du monde, pour nous.

— Pourquoi vous ne pouvez pas partir ? insista Éléon.

— Parce que ce sont nos bois ; sans eux, nous n'existons pas. Quand ils cesseront d'exister, tel sera notre destin.

Azura comprenait très bien ce sentiment.

— Oui c'est vrai, dit Azura. C'est injuste. Je suis désolée.

Florimand inclina la tête. La colère semblait l'avoir quitté.

— Mais donc, reprit Éléon, vous allez juste attendre la mort, ici ?

— Ça ne devrait plus tarder, dit Florimand. Ce n'est plus qu'une question de nuits, maintenant.

— Mais on peut arrêter la catastrophe ! dit Éléon. J'en suis sûr. Je suis venu pour ça ! On peut sûrement vaincre les Ombres !

Florimand l'observa pendant quelques minutes.

— Tout espoir est vain, mais je ne peux pas vous empêcher de vous y accrocher. Très bien, sauvez l'Île : ce sera votre épreuve. Cela dit, vous feriez mieux de rester ici partager notre cidre et nos chansons.

— Non merci, dit Éléon, jamais pendant une Quête.

— Et moi j'ai promis à ma grand-mère, dit Azura qui n'allait pas accepter quoique ce soit des fées si elle avait le choix.

— Soit.

Florimand frappa dans ses mains, et la musique reprit. Les Korriganed se reprirent par la main, et la ronde se reforma, plus endiablée que jamais. Les lavandières haussèrent les épaules, et retournèrent séparer d'autres disputes. Azura se sentait quelque peu délaissée. Quelque part, dans la foule, quelqu'un criait pour demander si l'on avait vu une certaine Sidonie ; apparemment, personne ne savait où elle se trouvait.

— Que faites-vous encore ici ? demanda Florimand. Vous êtes libres de partir.

— Oh, commença Éléon, merci, c'est très gentil à vous. Euh... sauriez vous où se trouve le phare de l'Anaon ? S'il vous plaît.

— Le phare de Guérin ? J'ai bien peur qu'il ne soit mort. Il a dit qu'il allait tout arranger et c'est la dernière fois que j'ai entendu parler de lui.

— Qui est Guérin ?

— C'est le gardien du phare de l'Anaon. Il se trouve sur la Falaise de l'Ombre.

Éléon se tourna vers Azura, qui secoua la tête. Ce nom-là ne lui disait rien non plus.

— Pourrait-on avoir un guide jusque là ? Sans vouloir abuser de votre générosité... vous devez bien ça à Azura !

— Qui est Azura ?

— C'est moi, dit Azura. Je suis Azura.

— Et quelle dette aurions-nous envers vous ?

— Vous l'avez enlevée pendant des années, dit Éléon. Elle ne se souvient de rien depuis des mois.

Florimand étudia Azura. Il semblait plus intéressé par le motif de son T-shirt que par le reste de sa personne.

— Quel âge aviez-vous avant d'être « enlevée » ?

— Le même âge qu'aujourd'hui, je crois... en tout cas à l'époque j'avais dix-huit ans.

— Trop vieille, dit Florimand.

— Elle n'est pas vieille ! dit Éléon

— Elle est trop vieille pour avoir été enlevée par nous. C'était quelqu'un d'autre. Voyez peut-être les Mari Morgans, ou les Nains Marins.

— Ah, dit Azura.

— Voyez, ce garçon, là-bas, celui qui a tenté de vous prévenir. Nous l'avons pris l'année de

ses sept ans.

Le garçon se recroquevilla sur lui-même, comme pour disparaître derrière les gobelets.

— Ah...

— Il n'a pas été un très bon serviteur. Je devrais le punir pour sa trahison, mais je ne sais plus quoi lui faire faire ici. C'est une constante catastrophe.

La pile de gobelets roula sur le sol, et le garçon rougit jusqu'aux oreilles.

— Oh...

— Cela n'a plus d'importance, à présent. Soit, je le libère aussi ; il sera votre guide jusqu'à la Falaise de l'Anaon. Sortez, maintenant. Laissez-nous seuls avec notre destin.